

Nouveautés

Numéro 160, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61612ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2011). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (160), 4–16.

ROBERT AIRD

Histoire politique du comique au Québec

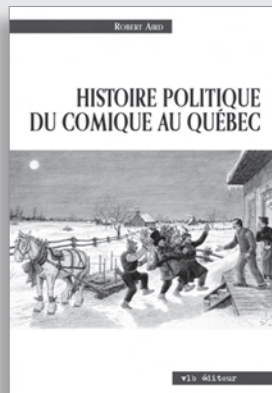
vib éditeur, Montréal, 2010, 264 pages

On dirait bien que, peu importe dans quelle direction l'on regarde, on soit confronté au comique et à l'humour. Tant à la télévision qu'au cinéma ou au théâtre, le rire constitue un sésame quasi magique qui déclenche le déferlement des foules tout autant qu'il résonne en écho aux caisses enregistreuses qui engrangent les profits. Toutefois, le comique ne consiste pas uniquement en un divertissement sans conséquence, il possède un poids subversif indéniable avec lequel les instances politiques doivent composer. Pourquoi un tel foisonnement d'humoristes au Québec ? Poser cette question exige un détour par l'étude des fondements mêmes du comique, de l'humour, de l'ironie et de la satire qui traversent les manifestations culturelles québécoises depuis plus de deux siècles. C'est à ce voyage que nous convie Robert Aird, dans son *Histoire politique du comique au Québec*. Après une mise en place sommaire, mais essentielle, de données théoriques proposées entre autres par Mikhaïl Bakhtine, Henri Bergson et Robert Escarpit, l'auteur aborde de front la question centrale de son essai : « L'humour québécois posséderait-il, par ailleurs, une spécificité nationale ? » La réponse est, comme il se doit, nuancée. Bien entendu, la nature formelle du processus humoristique ne varie pas. Par exemple, on peut « relever la récurrence des personnages de détraqués, d'opprimés, de victimes et d'anti-héros. Mais est-ce spécifique à l'humour québécois ? »

Aird nous convie ainsi à un périple passionnant à travers l'histoire du comique au Québec, jalonné par de nombreux exemples éclairants, depuis les fêtes populaires et les charivaris du XVII^e siècle, jusqu'à l'âge d'or actuel du *stand-up comic*, en passant par les traditions orales des XVIII^e et XIX^e siècles, les monologues polémiques, l'essentiel Fridolin et les cabarets, les boîtes à chanson et j'en passe. Cette richesse, ce « pluralisme étonnant », possède toutefois un point d'ancrage commun : les principales figures du comique québécois « ont su tenir un discours frondeur, original, critique à l'égard de l'ordre et du pouvoir établis ». Le rire permet d'aborder des sujets autrement inaccessibles à la critique. Les premières attaques anticléricales passent par l'humour. Le patronage, la corruption, les discours creux des politiciens y ont également goûté. Bref, le comique québécois évolue en parallèle avec la société et, ce faisant, avec son public. Mais si cette forme jouit ici d'un statut permanent, c'est bien parce que, pour paraphraser Yvon Deschamps, les Québécois voudront toujours d'un Québec fort dans un Canada uni.

À lire, pour mieux comprendre notre appartenance à une culture double, ambiguë et riche de ses paradoxes.

GEORGES DESMEULES



NOUVELLE

DAVID DORAIS

*Le cabinet de curiosités*L'instant même, Québec
2010, 227 pages

Les ancêtres des cabinets de curiosités ont été les *studioli* des princes italiens du XVII^e siècle, petites pièces réservées à des objets précieux, à caractère souvent hétéroclite, et jalousement protégés des regards indiscrets. Un siècle plus tard, on les retrouve en France sous forme de boudoirs, féminisés, lieux de plaisirs de la chair. L'illustration de la page couverture du livre de Dorais est une trouvaille : elle reproduit une toile du peintre James Ensor en 1900, son atelier en fait, rempli d'un bric-à-brac inquiétant (on se dirait chez un brocanteur avec quantité de crânes et de masques distribués pêle-mêle sur le plancher et les murs). Certains de ces objets alimentent l'inspiration de l'auteur pour ses nouvelles : des marionnettes à la vie factice, une vierge à trois mains, un livre maléfique, des cadavres, des meurtres, des morts énigmatiques. Autrement dit : l'auteur procède à la manière d'un peintre, composant savamment des scènes insolites ou terrifiantes.

Ces textes frappent d'abord par l'imagination débordante, mais toujours maîtrisée, de l'auteur. Si le lecteur accompagne les

narrateurs dans leurs excursions sous terre, dans des contrées lointaines ou dans des endroits proches de chez nous – une montagne magique en Allemagne, une boutique à Bruxelles, une fête à la Ronde, une maison hantée sur l'avenue des Érables, à Québec, par exemple –, il le fait chaque fois avec le délicieux frisson de quelqu'un qui s'attend à quelque chose d'extraordinaire en déballant un cadeau envoyé par un inconnu. Cependant, le procédé nous rassure au lieu de nous faire appréhender la nouvelle surprise. Et voilà que nous redevenons des enfants, bien au chaud dans notre lit, en attendant que maman ou papa nous raconte des histoires terrifiantes, puisque nous savons qu'il s'agit d'histoires à faire peur mais, confortés par la faible lumière de la veilleuse, nous sommes persuadés que notre sécurité est acquise. Soir après soir, une autre armoire nous est ouverte dans laquelle nous découvrons des nouveautés littéralement inouïes qui alimentent notre imaginaire et peuplent nos rêves.

Ces nouvelles n'ont pas été écrites pour les enfants, bien entendu. En lecteur averti, vous établissez inévitablement des liens avec les grands auteurs du fantastique (inutile de citer des noms, trop évidents). Votre plaisir, vous le trouverez dans le parfait équilibre de la construction de ces textes : partant d'une situation





on ne peut plus anodine puisque quotidienne – une journée de vacances, la vitrine d'un magasin, un apprenti sorcier, une femme qui veut terminer sa thèse de doctorat dans le calme d'un village, etc. –, vous assistez à un glissement subit, à une rupture dans la normalité. Et vous voilà transporté dans l'ailleurs. Dorais connaît tous les moyens pour tirer efficacement les ficelles, la narratologie n'a aucun secret pour lui. En fait foi la dernière nouvelle où Dorais s'invente lui-même et nous présente une liste de sujets loufoques ou sérieux, qui auraient pu trouver leur place dans un ou plusieurs recueils de nouvelles de ce genre particulier. Mais cette science de narrer ne se fait jamais lourde, au point où le lecteur le plus aguerri se surprend : il est pris dans les filets de l'auteur et s'implique dans le jeu des marionnettes dont il oublie rapidement les fils et surtout les mains qui les tiennent.

Certaines nouvelles, bourrées de clins d'œil à d'autres auteurs, à la construction logique et invariablement solide, à la prose fine et travaillée, à l'imagination où brille une vive intelligence, ne manqueront pas d'être insérées dans des anthologies.

Que sept des quatorze textes aient été publiés dans la revue *Solaris*, spécialisée dans le fantastique, n'enlève rien à l'originalité du recueil. De toute façon, si vous n'êtes pas un *aficionado* du genre, ils vous auront échappé. Pour votre plus grand bonheur, vous les retrouvez ici, dans ce livre à la présentation magnifique. Si vous ne connaissez pas encore David Dorais, qui a publié dans la même maison *Les cinq saisons du moine* (2005) et, en 2008, un roman, *Plus loin*, procurez-vous rapidement ces livres : difficile de faire un meilleur cadeau, à vous et à vos amis.

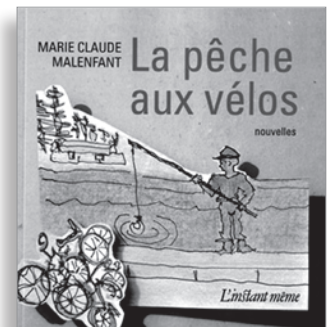
HANS-JÜRGEN GREIF

MARIE CLAUDE MALENFANT
La pêche aux vélos
L'instant même, Québec
2010, 100 pages

Vous avez bien lu : on peut pêcher des vélos, mais pas n'importe qui le peut. Dans ce petit livre, qui contient tout de même vingt-deux nouvelles – dont une, « *Stainless steel* », s'étend sur six lignes seulement –, Malenfant renoue avec son précédent recueil, *Nouvelles mémoires* (2002), qui avait été accueilli très favorablement. Ici, ce sont avant tout les relations humaines problématiques (un euphémisme) qui se trouvent au centre des réflexions de l'auteure : la haine que porte une fille à sa mère ; le manque de communication et l'indifférence entre amis, mari et femme ; la solitude et la vieillesse ; la vie insupportable d'une Mexicaine et ses pauvres souvenirs ; la passion du pédophile pour les petits garçons blonds. Des travers humains ? Non, la réalité, celle de tous les jours que l'on cache aux autres. À l'occasion, le désespoir prend chez Malenfant le masque du comique, comme dans ce soliloque d'une femme qui relate le retour de son homme de l'Inde où il a cherché un sens à la vie. Raconté en langage vernaculaire, dru, direct, avec une phrase finale qui tombe à la manière d'un couperet, le lecteur sourit devant tant de naïveté masculine tout en admirant la maturité de la narratrice (« *Messie* »). Ailleurs, c'est l'homme qui amadoue sa compagne grincheuse, dédaigneuse d'une nuit de camping sauvage, simplement par la gentillesse et la bonne humeur (« *La tente* »).

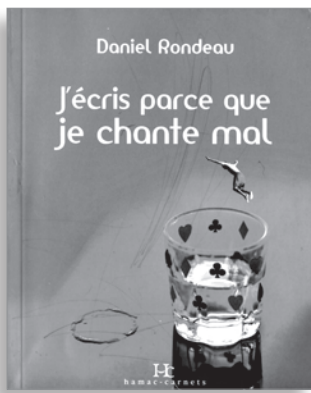
On sait que, depuis longtemps, les formes de la nouvelle ont éclaté. Cependant, des constantes demeurent : la nouvelle fait réfléchir, elle avance de manière incisive. Rien n'est superflu, tout est essentiel, et chaque mot part à la manière d'une flèche qui doit atteindre le centre de la cible : le lecteur. Voilà pourquoi la pratique

du genre est si difficile – n'écrit pas des nouvelles qui veut. Dans le recueil que voici, l'auteure n'a plus besoin de révéler son talent, elle fait preuve de la maîtrise de son art. Citons « *Stainless steel* », pour vous en donner la preuve : « Les flancs musclés, la mâchoire verrouillée, buté, têtue, hargneux, j'ai mis mon corps de *stainless steel* avant d'aller la voir, pour être certain de ne pas fléchir, pour rester à la frange des futilités, pour que n'affleurent plus jamais à mon esprit ces crucifixions radieuses qui clouent les nuits d'amour aux chevilles de la mémoire. » (p. 51) C'est tout. Peut-on concentrer davantage l'insécurité masculine, le remords, la peur de perdre la face ? Pas un mot de trop, impossible d'en retirer un.



Et le pêcheur de vélos ? Que pêche-t-il en réalité ? Une surprenante solution à l'énigme vous attend (p. 35-36). De cette séduction qu'exercent ces textes, passant sous vos yeux à la rapidité d'une balle, il faut en faire soi-même l'expérience. Impossible de consommer ces nouvelles comme des amuse-gueule. Laissez-les fondre. Leur goût, aux saveurs si variées, vous restera longtemps sur la langue.

HANS-JÜRGEN GREIF



DANIEL RONDEAU
*J'écris parce
que je chante mal*
Septentrion, Québec
Coll. « Hamac – carnet »
2010, 203 p.

Daniel Rondeau enseigne la littérature au collégial. Il a publié quelques textes ici et là, dont la nouvelle « Graine de sésame », un récit racontant avec sensibilité et humour la vie à venir d'un fœtus, et qui lui a valu le prix Paulette-Chevrier 2006. *J'écris parce que je chante mal* est son premier recueil de nouvelles, qui comprend quatre-vingt-dix-sept textes (!) qui ont été, pour la plupart, diffusés auparavant sur son blogue.

Les nouvelles de Rondeau mettent en scène des protagonistes résolument seuls (soit par orgueil ou par un coup de la vie) que l'on surprend à des moments clés de leur existence : rupture amoureuse, flashes d'autocritique ou abandon de toute espérance. Les personnages font tous preuve d'une sorte de « fatalisme intelligent », jamais lourd, et regardent leur vie – la Vie – avec une acuité rare qui se révèle au cœur d'un moment de lucidité inopiné et plus ou moins éphémère.

C'est avec un rare souci du détail et un sens de l'image terriblement fort, quasi cinématographique, que Rondeau livre les points de rupture que connaissent ses personnages. Ceux-ci fantasment tantôt sur une vie désormais sans amour, et donc à l'abri des écorchures, tantôt sur une fuite en avant qui leur

permettrait de se défilier à tout jamais, ou encore, sur un sursaut salvateur de l'existence qui leur rendrait l'équilibre. Certains personnages de Rondeau découvrent ainsi à leurs dépens que « la vulnérabilité, c'est la clause écrite en petits caractères au bas du contrat de la sensibilité » (p. 155).

Les thèmes abordés sont forts et développés avec talent et originalité : les amours essouffées, l'indicible mal-être, la quête du bonheur, l'amitié mâle, le quotidien éculé, la futilité des existences, voire des êtres eux-mêmes, la douce absurdité de la vie... Tous ces thèmes sont habilement déployés dans de brefs récits ou dans des poèmes, pensées, vignettes ou portraits qui, au final, disent un peu beaucoup ce que c'est qu'être un humain au 21^e siècle. À cela s'ajoutent le mordant et la fine ironie de cet auteur qui sait ainsi donner naissance à de petits bijoux qui nous touchent, nous font rire, nous émeuvent.

Certains textes sont très brefs, mais non moins percutants. Pour preuve, la nouvelle-choc « Vide » : « Depuis quelque temps, il s'égoutte, le moral au plancher. Mais plus pour longtemps, car son regard est vide et ses veines le sont tout autant. » (p. 195). S'il sait rendre habilement la violence du désespoir, Rondeau fait aussi naître des atmosphères douces et poétiques : « Il y a des jours comme des lits trop accueillants, qu'on voudrait laisser défaits. » (tiré de « Bruges en automne », p. 165) et « Dehors, des oiseaux chantaient, et la première jupe que j'ai croisée m'a souri. Le printemps pouvait revenir. » (tiré de « En retard », p. 175).

On lira *J'écris parce que je chante mal* pour la profondeur du propos, pour la justesse dont fait montre l'auteur dans son exploration exceptionnellement fine des émotions humaines et, aussi – surtout – pour l'intelligence du style qui sait habilement faire image, créer des impacts sans jamais en faire

trop. Il y avait longtemps qu'un nouvellier m'avait ainsi happée et séduite par la force de son écriture.

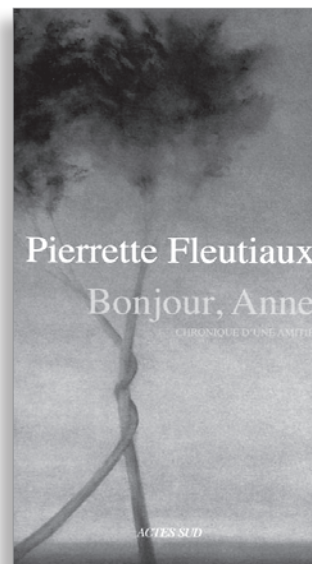
C'est toute une maîtrise de l'écriture que montre ici Daniel Rondeau, que plusieurs, dont moi, goûtent déjà depuis quelques années sur le blogue éponyme. Et si l'homme ne prend pas des cours de chant de sitôt, on peut s'attendre avec bonheur à une deuxième parution sous peu !

CHANTALE GINGRAS

RÉCIT

PIERRETTE FLEUTIAUX
*Bonjour, Anne.
Chronique d'une amitié*
Actes Sud / Leméac,
Arles et Montréal
2010, 240 pages

Il est de ces livres que l'on hésite à écrire. L'écrivain les repousse parce que d'autres s'imposent. Quelque chose le gêne : le souvenir d'une personne aimée, la peur de s'atteler à une tâche trop grande, comme ici. Pierrette Fleutiaux, connue pour avoir reçu, en 1985, le Goncourt de la nouvelle avec *Métamorphoses de la reine*, et pour son acte de foi envers la candidate à la présidence française (*La saison de mon contentement*, 2008), s'est enfin décidée à parler de son amitié avec Anne Philipe, la



veuve de l'acteur emblématique des années 1950, Gérard Philipe. C'est elle qui avait édité le premier roman de Fleutiaux, en 1975, acclamé par la critique comme « une voix nouvelle » sur la scène littéraire française (*Histoire de la chauve-souris*, chez Julliard). Par la suite, les deux femmes se sont liées d'une amitié où l'aînée, auteure à succès, auréolée d'avoir été la femme d'un des hommes les plus célèbres de son temps, éditrice au goût sûr, a parrainé un talent en émergence dont elle a reconnu immédiatement les promesses.

L'inégalité entre Philipe et Fleutiaux a créé non pas un complexe d'infériorité chez la plus jeune, mais un malaise certain envers l'aînée. Anne est calme, réfléchie, posée, tenace, alors que Pierrette suit le courant de sa génération, doute d'elle-même, de sa valeur, de ses capacités, et connaît des périodes de profond découragement. Elle fréquente Anne à Ramatuelle, domaine des Philipe, ressent la joie de voir grandir ensemble leurs enfants. Cependant, ses succès littéraires l'éloignent sensiblement de son amie-mentor. Quand elle apprend son décès, en 1990, elle est bouleversée : son roman *Nous sommes éternels* vient de paraître et elle reçoit le prix Fémina. Elle se sent alors coupable d'avoir délaissé celle qui lui a permis de faire son entrée par les plus hautes portes des éditeurs français, Julliard et Gallimard. Fleutiaux a besoin d'une période de réflexion non seulement pour sonder la personnalité de l'amie, mais pour trouver l'énergie et le temps nécessaires lui permettant de remonter dans le passé et de reconstruire le personnage énigmatique d'Anne Philipe.

Fleutiaux a entrepris un minutieux travail de recherche : elle plonge dans les archives, relit les livres de l'ethnologue Anne Philipe, refait les voyages de l'amie en Asie, en Chine plus particulièrement, rend visite à ceux qui l'ont connue. En même temps, Fleutiaux découvre

les traits de caractère qu'elles partagent toutes deux, pose des questions à Philippe sans toujours trouver des réponses satisfaisantes. Cette quête de l'autre et de soi est souvent douloureuse et éprouvante. Le but ultime du livre : faire revivre une femme injustement ignorée, malgré ses énormes succès (comme le récit sur les derniers jours de son mari, *Le temps d'un soupir*, 1963), tous tombés dans l'oubli. Une seule consolation : ceux qui occupent les premières places aujourd'hui, Philippe Sollers et autres, seront eux aussi oubliés. Qu'est-ce qui reste d'un écrivain ? Quelles traces trouverons-nous dans dix, vingt ans de ceux et celles qu'on fête à l'heure actuelle comme des stars ? Fleutiaux ne se fait pas d'illusions. Tant bien que mal, elle tente dans ce récit d'une amitié d'« être à égalité [et de] parler [à Anne] comme [elle n'a] jamais pu le faire » (p. 209).

HANS-JÜRGEN GREIF

RÉAL LA ROCHELLE
*Lenny Bernstein
au parc Lafontaine*
Triptyque, Montréal
2010, 100 pages

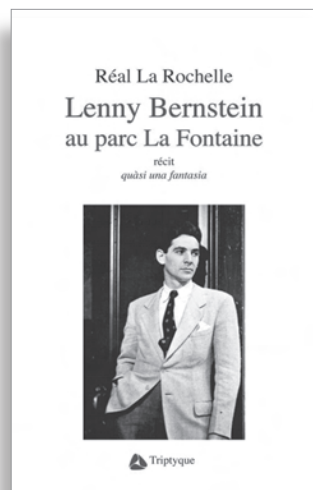
Leonard Bernstein est une figure de proue de la musique américaine. Pianiste, compositeur et chef d'orchestre de renommée internationale, il a touché une audience considérable grâce à un répertoire étendu et varié. Né au Massachusetts en 1918, il est décédé à New York à l'âge de 72 ans, moins d'un an après avoir dirigé la *Neuvième Symphonie* de Beethoven dans la ville réunifiée de Berlin. Souhaitant souligner à sa façon le 20^e anniversaire de son décès, Réal La Rochelle a eu l'idée d'écrire un récit romancé des passages du maestro à Montréal en 1944 et 1945.

L'intérêt de ce récit de moins de 100 pages réside dans le fait que, entre sa première visite au Québec et sa dernière, Bernstein a démarré sa carrière en trombe. En novembre 1944, il avait remplacé

Bruno Walter lors d'un concert radiophonique à New York, acquérant du jour au lendemain une célébrité inattendue.

L'année suivante, environ 7 000 Montréalais se procuraient des billets à 0,50 \$ et à 0,90 \$ afin d'assister au concert en plein air qu'il donnait au Chalet de la Montagne. Bernstein avait atteint une solide notoriété, la guerre s'achevait, et il ne devait plus jamais revenir jouer ou diriger un orchestre à Montréal.

En s'appuyant sur des documents d'époque et en laissant aller son imagination, La Rochelle relate par le menu les quatre visites de Bernstein dans la métropole : son arrivée à la gare Windsor, ses séjours au Ritz Carlton, ses rencontres officielles avec les membres de la Société des concerts symphoniques et celles, plus hypothétiques, avec les habitués du parc La Fontaine. Il a reconstitué répétitions et concerts, recréant ainsi l'atmosphère vibrante qui régnait alors dans le milieu musical montréalais. Dans cet environnement francophone, on peut concevoir le dépaysement de Bernstein, d'autant que c'était la première fois qu'il dirigeait un orchestre à l'extérieur de son pays. En imaginant de petites mises en scène qui permettent à son héros de prendre la parole et d'exprimer ses idées, l'auteur nous permet de saisir certains traits de sa personnalité.

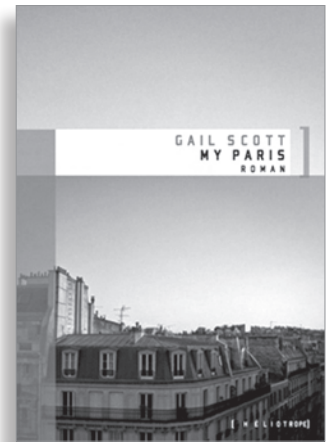


Professeur et critique de cinéma, La Rochelle a déjà signé plusieurs essais ainsi qu'un roman. En sous-titrant son livre : *Quàsi una fantasia*, il reconnaît l'apport délibéré de l'imaginaire dans son récit. En dépit d'une certaine candeur, que l'on peut attribuer à l'admiration de l'auteur pour son sujet, ce récit romancé permet à ses lecteurs que l'on souhaite nombreux de découvrir quelques pages méconnues de l'histoire culturelle d'ici. D'une lecture agréable, il leur donne envie d'en apprendre davantage sur Lenny Bernstein et son œuvre. Voilà qui ne devrait pas déplaire à celui qui l'a fait revivre.

GINETTE BERNATCHEZ

GAIL SCOTT
My Paris
Traduit de l'anglais
par Julie Mazzieri
Héliotrope, Montréal
2010, 241 pages

Le Paris très personnel de Gail Scott n'a rien à voir avec *Ces impossibles Français* de Louis-Bernard Robitaille (2010), *La rebelle* et *Gaieté parisienne* de Benoît Duteurtre (2004 et 1996) ou d'autres livres sur la capitale française portant sur la faune gaie qui profite de la renommée libertaire de la ville pour s'épanouir. La narratrice de *My Paris*, écrivaine lesbienne, a pu s'installer dans un studio, mis à sa disposition à proximité du Quartier latin. Son projet : écrire un livre sur les femmes assassinées à Paris, peu importe si un éditeur s'y intéressera. Cependant, au lieu d'entamer ses recherches, elle explore son arrondissement pour tracer ensuite des cercles de plus en plus larges, jusqu'aux limites des banlieues. Son Paris à elle est infiniment plus complexe que n'importe lequel trouvé ailleurs dans la littérature contemporaine. Sur les traces de Walter Benjamin et de Gertrude Stein, Scott prend le contre-pied d'autres auteurs : au lieu d'approcher



la ville en touriste, elle préfère flâner, souvent de manière indolente, amusante, triste ou sur l'inspiration d'un moment (le temps qu'il fait, une femme vue dans un café, les rencontres fortuites, un article dans la devanture d'un passage).

Ces récits ayant été écrits dans les années 1990 à la manière d'un journal de bord, où les entrées – il y en a cent vingt – se présentent sous forme de phrases elliptiques, le lecteur suit l'écrivaine dans sa vie quotidienne, persillée de relations sur les détails concernant l'appartement, la concierge, les magasins, sa condition de touriste canadienne anglaise au vocabulaire québécois (ce qui lui vaut les sarcasmes habituels), ses amours passagères ou de plus longue durée. Évitant les pièges de clichés ressassés à l'infini par d'autres écrivains qui « explorent » la ville invariablement de l'extérieur, la narratrice, qui sait à tout moment qu'elle n'est pas et ne sera jamais Parisienne, refuse de perdre contact avec le monde extérieur : Paris n'est pas le monde et n'en est pas le nombril. De la guerre civile à Moscou en passant par les horreurs en Bosnie, des attaques terroristes en plein cœur de la ville et le comportement de la police, omniprésente, face aux Maghrébins, elle ne perd rien et établit intelligemment les liens entre politique intérieure et événements dans le monde. À tout instant, elle garde les yeux ouverts, enregistre, note,

se réfugie dans son studio, seule ou en compagnie d'une autre femme, quand les nouvelles sont trop mauvaises ou si une autre manifestation de tel ou tel groupe se déroule sous sa fenêtre.

Scott s'approprie son Paris (si cela est possible en moins d'un an) de *l'intérieur*, à partir de son appartement, de sa rue, de son quartier. Elle le fait dans une langue nouvelle, rafraîchissante, remplie d'aspérités (il faut souvent relire une phrase pour la lier à ce qui suit). Pour Scott, pas de tour de ville ni de longues marches épuisantes, mais l'observation de ce qui se passe dans son entourage immédiat : l'humeur changeante de la concierge, les bruits des autres appartements trahissant les activités des résidents, les changements dans la vitrine du magasin d'en face, le regard des autres (garçons de table, étrangers, mais surtout celui des femmes). Le résultat est un kaléidoscope aux couleurs toujours changeantes, aux odeurs la surprenant au tournant d'une rue. Sans tomber dans un autre piège, celui de l'impressionnisme facile ou amusé, trahissant la conscience d'être là pour un temps seulement, l'écrivaine nous fait vivre sa propre façon de vivre la ville. Il est à se demander si ce n'est pas la meilleure manière de connaître Paris et d'en saisir l'esprit.

HANS-JÜRGEN GREIF



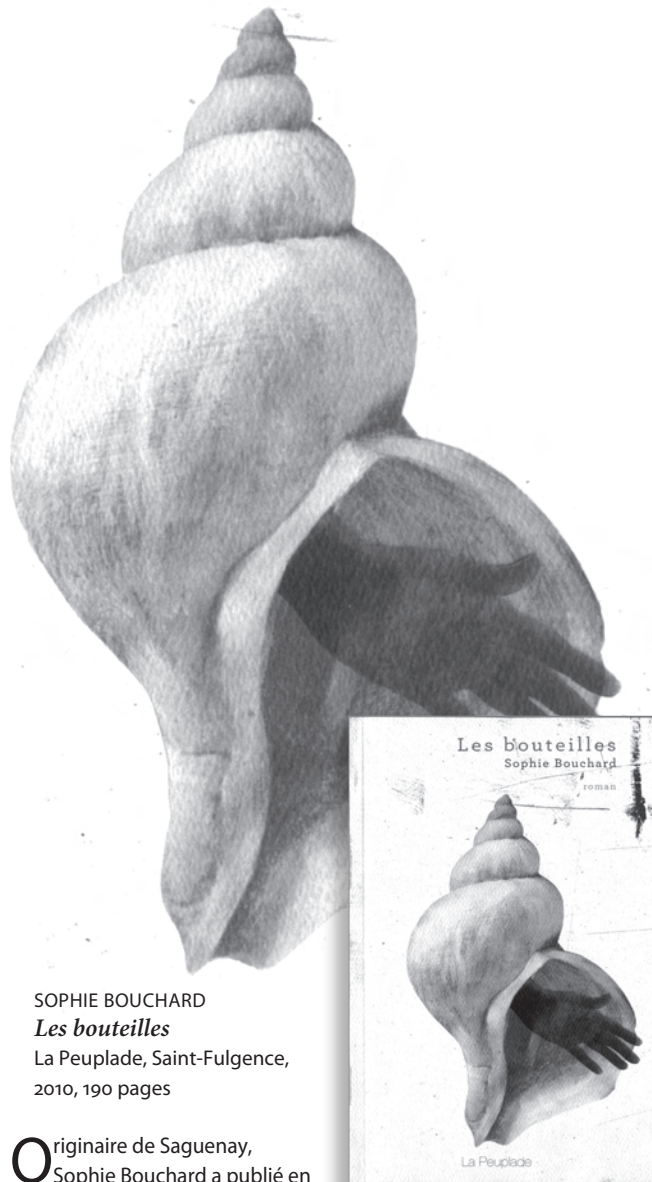
ROMAN

NICOLAS BERTRAND
Déjà
Septentrion, Québec
2010, 199 pages
Coll. « Hamac »

La première œuvre de Nicolas Bertrand mérite qu'on s'y attarde tant elle est émouvante, poignante. Alors qu'il était grimé sur un escabeau pour remplacer une ampoule, Roland Bernard fait une vilaine chute, sans raison apparente, et reste plusieurs minutes inconscient sur le plancher. Revenu à lui, il téléphone à sa jeune femme, qui le convainc de l'accompagner à la clinique. Rien d'anormal n'est alors décelé. Plus tard, il s'effondre à nouveau, victime de convulsions. Nouvelle visite pour consultation d'un spécialiste. Le verdict est catastrophique : masse cancéreuse au cerveau. Le malade doit se soumettre à plusieurs interventions chirurgicales. Un médecin s'acharne sur ce patient plus pour ajouter à sa renommée que pour le bien-être du malade. Celui-ci, après avoir été l'objet d'une foule d'expériences médicales, déperit.

Nicolas Bertrand ne manque pas de style pour accompagner son héros qui a décidé, malgré le verdict cruel, de se battre pour sa fidèle compagne Mathilde, qu'il aime profondément, et son fils Frédéric, qu'il n'aura pas le temps de voir grandir. Bertrand traite ce sujet délicat, grave sans jamais tomber dans le pathos. L'expérience humaine qu'il décrit avec réalisme s'accompagne d'une certaine dérision à dénoncer l'acharnement thérapeutique qui est souvent loin de servir un patient déjà condamné. À lire pour le courage dont fait preuve le jeune couple qui rêvait de connaître une vieillesse heureuse.

AURÉLIEN BOIVIN



SOPHIE BOUCHARD
Les bouteilles
La Peuplade, Saint-Fulgence,
2010, 190 pages

Originaire de Saguenay, Sophie Bouchard a publié en 2008 un premier roman, *Cookie*, qui a été finaliste au prix Roman du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Avec *Les bouteilles*, elle propose un vertigineux huis clos en enfer, sur un îlot au milieu du fleuve.

Cyril est gardien de phare, l'un des derniers de la région. Farouche, il affronte sa solitude avec un verre d'alcool et de vieilles chansons de marins. Il veut mourir dans son île, veiller l'horizon jusqu'à son dernier souffle afin d'oublier Rosée, la femme à qui il a renoncé autrefois au Sénégal. Mais Cyril partage maintenant son travail avec deux jeunots, Clovis et Frida, son amoureuse qui rêve d'avoir un enfant. Contre l'avis de tous, Frida a accepté d'accompagner Clovis hors du monde. Cyril se rend bien compte que la jeune

femme se languit. « Elle bat de la patte nerveusement. Elle se mord le coin de la bouche. Son incohérence la trahit » (p. 17). Aveuglé par sa résolution d'automatiser le phare, Clovis ne s'aperçoit pas que Frida déperit. « Il ne voit pas ses yeux toujours humides » (*ibid.*). Égoïstement, il s'investit dans son projet sans se soucier des blessures qu'il inflige aux autres. Sous ce ciel hostile, « le large n'annonçait rien de bon ».

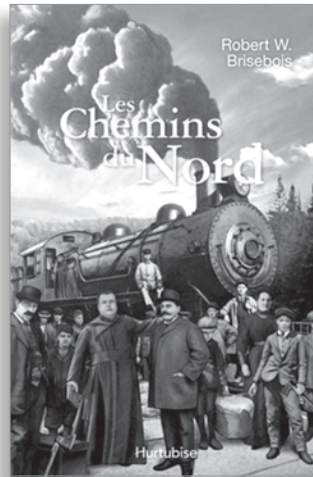
Avec finesse et sensibilité, Bouchard donne à lire un roman d'amour magnifique qui parle de promesses non tenues, de solitude et d'espoir, des besoins impérieux de l'un *versus* ceux de l'autre. Elle s'exprime dans une langue d'une douceur lumineuse qui contraste avec le cadre désolé imposé à ses personnages. Des

phrases courtes ou nominales rythment la narration, façonnent son style, dépouillé, qui tend vers une poésie familière. Ce roman, qui sous certains aspects m'a rappelé *Les carnets de Douglas* de Christine Eddie, mériterait d'obtenir un aussi large lectorat. Il faut d'ailleurs souligner la facture remarquable des ouvrages publiés chez La Peuplade, une petite maison d'édition qui ne manque pas de flair.

GINETTE BERNATCHEZ

ROBERT W. BRISEBOIS
Les chemins du Nord
Hurtubise, Montréal
2010, 340 pages

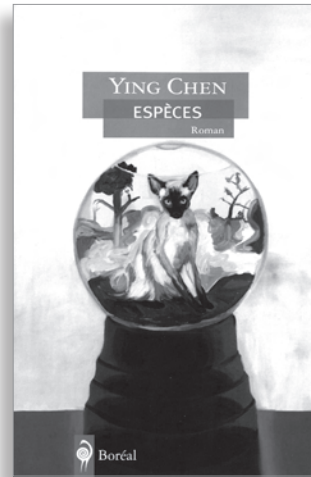
Sous-titré *Roman historique*, *Les chemins du Nord* se veut le récit romancé de la vie du « Roi du Nord », le curé Antoine Labelle, qui a consacré une grande partie de son ministère sacerdotal à la colonisation de la région des Hautes-Laurentides, alors appelée « les Pays d'en Haut ». C'était, à l'époque, un vaste royaume dont les colons, venus des quatre coins du Québec, étaient les sujets. Mais ces « pauvres » colons n'ont pas connu la prospérité sur des « terres de roche » qu'on leur a offertes, parfois grâce à la « loterie du Nord », mise sur pied par le curé, et qui se sont révélées infertiles. Ils prennent souvent à parti leur pasteur, quelque peu bourru, voire colérique, qui exerce sur eux une main de fer. Le curé tente de convaincre les gouvernements et va jusqu'à accepter un poste de sous-ministre dans le gouvernement Mercier, mettant tous ses efforts pour développer un chemin de fer, le train du Nord, et pour attirer d'autres colons. C'est cette action en faveur de la colonisation qui l'occupe, bien plus que celle de pasteur d'une petite communauté qui se sent abandonnée en raison des nombreux déplacements et des fréquentes absences de leur curé, qui est certes fort en chaire, mais qui est loin de faire l'unanimité.



Aux actions et prises de position de son héros en faveur de la colonisation, le romancier, Robert W. Brisebois, dont c'est le sixième roman, ajoute à son intrigue principale l'histoire pour le moins tourmentée des trois nièces du célèbre curé, devenues orphelines très jeunes et sur lesquelles il a promis de veiller, en particulier sur la plus jeune, Catherine, sa filleule. Mais deux de ces trois filles mènent une vie mondaine à la moralité plus que douteuse, sans que leur tuteur n'intervienne, ce qui est plus qu'étonnant de la part d'un membre du clergé.

Il faut dire que les événements rapportés qui alimentent la narration ne sont pas toujours bien intégrés à la trame principale du récit : le développement de la région des Hautes-Laurentides et l'action du curé Labelle. Même la situation politique et les luttes fratricides entre les francophones du Québec, qui appuient Louis Riel et la lutte des Métis dans leur recherche de justice, semble un hors-d'œuvre. Brisebois s'écarte encore davantage de son intrigue quand il relate, dans les détails, la campagne électorale de Mercier et s'étend longuement sur les agissements de Chapleau, qui a tourné le dos au Québec pour aller servir sur la scène fédérale, Voilà qui ralentit l'intrigue et diminue l'intérêt.

AURÉLIEN BOIVIN



YING CHEN
Espèces
Boréal, Montréal
2010, 212 pages

Dans ce nouveau livre où l'auteure mélange à nouveau les genres – roman, fable, essai, conte –, nous retrouvons la narratrice des cinq derniers ouvrages, femme fantomatique, hésitant entre la vie qu'elle vitupère et la mort appréhendée, pourtant considérée comme la

délivrance d'une existence sans issue. Mariée à l'archéologue A., spécialiste de l'identification de squelettes qui envahissent jusqu'à leur maison bancale dans un étrange *no man's land*, cette femme, au centre des « romans » de Chen, est invariablement menacée de sombrer à la suite d'événements ou de situations insolites, servant de prétextes à s'insurger contre les carcans de la bienséance, contre le qu'en dira-t-on, contre les règles d'une société refusant le hors-norme.

Dans *Espèces*, la femme se trouve (il fallait s'y attendre) devant une impasse. Incapable de continuer à jouer le rôle d'épouse, de subir le diktat du mari, de supporter une existence où le regard des autres se fait insupportable, elle se transforme en chatte. Pour la première fois, elle est heureuse de sa condition. Devenue animale de compagnie, elle n'a plus aucune obligation, peut dormir et rêver le jour, explorer des territoires inconnus la nuit. Surtout, elle échappe à l'avalanche de mots de A. qui,



dès son retour du travail, l'avait assommée en lui décrivant dans le menu détail le déroulement de sa journée. Cependant, l'absence de la femme éveille les soupçons de la police qui trouve étrange cette nouvelle disparition après celle de l'enfant trouvé à la porte du couple. Pourtant, c'est justement à cause du silence bienfaisant dans la maison que la femme-chatte ressent un nouvel élan d'amour, voire d'admiration pour A. Dès que la maîtresse de ce dernier veut s'imposer, la chatte l'emporte sur sa rivale. Puis, afin de laver son mari de tout soupçon, elle reprend son ancienne identité.

À première vue, la trame ressemble quelque peu au

célèbre livre de Colette, où la chatte Saha évince la fiancée de son maître. Mais ne cherchons pas plus loin : dans presque tous les livres sur les petits félins, nous trouvons une situation analogue. Chez Chen, cette autre métempsychose amorce la fin du cycle romanesque, puisque la mort du mari est annoncée lors d'un tremblement de terre (p. 201). De plus, les reproches, les revendications, les plaintes, les constructions de plaidoyers pour assigner aux femmes la place qu'elles méritent dans un monde d'hommes, tout cela tire à sa fin : « Lorsque je suis libérée d'abord de ma fierté d'individu, et finalement de mes désirs de possession, de croissance et de

survie, ensuite de ma peur de mourir, plus précisément lorsque je me sens déjà morte en quelque sorte, n'ayant plus rien à perdre et pouvant tout donner, c'est alors seulement que l'amour pour l'autre me semble possible » (p. 144). Cette ouverture sur la mort acceptée, la disparition des espèces (d'où le titre) indique enfin un tournant dans les réflexions de Chen, tournant nécessaire puisque l'auteure, depuis *Immobile*, a suffisamment ratissé le terrain, préparé par *L'ingratitude*, son plus grand succès. Ici, la narratrice reconnaît elle-même qu'il y a « quelque chose de décadent et d'immoral dans [son] désir d'éternité, dans [sa] longévité, dans [ses]

successives renaissances » (p. 86). Il est à souhaiter que Chen se tourne désormais vers d'autres horizons et sorte d'une voie qui, à la longue, aboutirait dans une impasse.

HANS-JÜRGEN GREIF

ANDRÉ GIRARD
Moscou Cosmos

Québec Amérique, Montréal
2010, 207 pages

Avec *Moscou Cosmos*, André Girard poursuit sa suite hôtelière amorcée en 2007 avec *Port-Alfred Plaza*. Le couple quelque peu atypique, Étienne et Johanna, qui s'y était rencontré une première fois, s'était juré de se donner rendez-vous dans les

LAURENT GAUDÉ

Ouragan

Actes Sud, Arles et Leméac
Montréal, 2010, 208 pages

Depuis qu'il a remporté le Goncourt en 2004 avec *Le soleil des Scorta*, Laurent Gaudé s'adresse à un nombreux lectorat toujours impatient de découvrir son nouveau roman. Mais c'est le dramaturge qui a donné naissance au romancier, et la « manière » Gaudé en irrite quelques-uns. On peut cependant avancer sans risque de se tromper que son sixième roman, *Ouragan*, comblera ses *aficionados*.

L'histoire se déroule à La Nouvelle-Orléans lors du passage de l'ouragan Katrina. Elle met en scène une galerie de personnages qui entrent en lutte contre les éléments afin d'accomplir leurs destins. Un matin, en mettant le nez à la fenêtre, l'incroyable « Josephine Linc. Steelson, négresse depuis presque cent ans », flaira la tempête qui s'annonce alors que, dans l'enceinte d'un tribunal, une jeune femme refuse la pension alimentaire qui pourrait l'aider à élever son fils. Ailleurs, l'homme qui vient de quitter la plate-forme de forage sur laquelle il travaillait



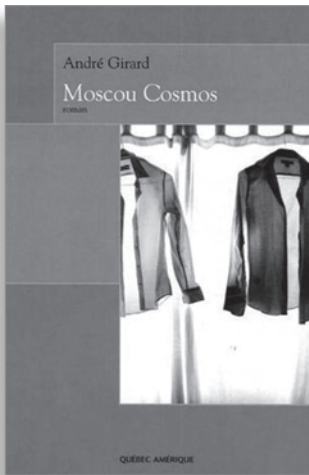
au Texas décide de retrouver la femme qu'il a abandonnée six ans plus tôt. Pendant ce temps, à Orleans Parish Prison, des détenus en colère précipitent le départ du révérend venu leur rendre visite. Reclus dans une ville apparemment déserte, ce chœur des oubliés devra également affronter l'ouragan qui se déchaîne en chacun d'eux. Dans le chaos et la désolation, la noblesse des uns voisinerait la folie ou la bassesse des autres. Sartre a écrit : « Il est possible d'être homme même dans l'adversité » ;

à cela Gaudé aurait pu répondre : « Surtout dans l'adversité ! »

Livrés à eux-mêmes, tous les acteurs de ce drame avancent côte à côte, du même pas. Ils prennent la parole à tour de rôle et leurs voix se confondent sans pourtant nous dérouter. L'histoire imaginée par le romancier est solide, étayée par des faits authentiques tels que l'évacuation de la ville, la rupture des digues, l'occupation du stade. Son style, pompeux pour certains et admirable pour d'autres, solennise le sort des

damnés de la terre. Le ton adopté donne dans l'hyperbole, devient parfois une sorte de battement entêtant, mais cette écriture théâtrale et recherchée scande un rythme obsédant qui définit le style de l'auteur. Tout comme la sensibilité dont il fait preuve lorsqu'il crée ses personnages, restituant toujours à chacun la part d'humanité qui lui revient. Un roman ambitieux, riche et exaltant.

GINETTE BERNATCHEZ



plus grandes villes du monde pour échanger ses impressions. Les deux amants se sont revus, il y a six mois, à Prague, avant de se rencontrer à nouveau au Cosmos de Moscou. Étienne enseigne le français, la littérature et la culture québécoises à l'Université d'État des sciences humaines, tout en perfectionnant son apprentissage de la langue russe. C'est sur son campus que doit se tenir un colloque en sciences politiques auquel doit participer Johanna, étudiante à la maîtrise à l'Université de Nottingham, accompagnée de son mentor, le professeur Chadwick, et un groupe d'étudiants. Le séminaire s'étend sur trois longs jours et empêche les amants de laisser libre cours à leurs désirs. Mais ils sont d'une étonnante patience, surtout Étienne qui a promis d'écrire le récit de chacun de ses voyages. Il intègre, à ce roman que nous lisons, le récit du séjour à Moscou de son père, professeur retraité du Cégep de Sherbrooke, un marxiste dans l'âme qui découvre ce pays qu'il a connu dans les livres. C'est alors une véritable rencontre comme le père et le fils n'en ont jamais connu de semblables, au point que les conflits qui ont déjà existé sont oubliés et qu'une belle amitié semble naître entre les deux. Ce séjour, il faut le dire, a modifié l'existence d'Étienne, qui connaît avec Johanna des heures de bonheur en faisant visiter et Moscou et Saint-Petersbourg où

les deux amants sont témoins, dans le wagon-lit, des ébats de deux avocates. Le père aussi aura eu la chance de rencontrer la belle Iréna qu'il amène à Paris, à la suite de ce qu'on appelle un véritable coup de foudre.

André Girard a sans aucun doute voyagé en Russie et visité à fond la ville de Moscou qu'il fait connaître aux non-initiés. Par ses descriptions efficaces, les édifices, parcs et monuments célèbres apparaissent sous nos yeux, comme si nous y étions ; et c'est aussi comme si nous dégustions les mets qu'il fait découvrir à ses deux visiteurs, dont il parvient, non sans art et dans un style percutant, à nous révéler la personnalité et l'identité. *Moscou Cosmos* est sans aucun doute le meilleur roman d'André Girard. Il faut souhaiter qu'il poursuive sur cette belle lancée. À lire pour le plaisir mais aussi pour enrichir ses connaissances sur un pays qui a gardé longtemps ses secrets.

AURÉLIEN BOIVIN

NANCY HUSTON

Infrarouge

Actes Sud / Leméac
Paris / Montréal
2010, 308 pages

Le tout dernier roman de la prolifique auteure, qui compte près de 40 titres publiés à ce jour (romans, essais, théâtre), nous transporte à Florence.

Rena Greenblatt y attend son père Simon et sa belle-mère Ingrid pour une semaine de promenades parmi les splendeurs de la Renaissance. Rena, photographe de métier, est évidemment sensible aux beautés architecturales et picturales qui les entourent... ce qui n'est pas nécessairement le cas des deux autres protagonistes, trop pris par le quotidien et leurs courtes vues pour apprécier pleinement les bijoux qui ont marqué et marquent encore l'histoire de l'Occident.

Infrarouge raconte donc les pérégrinations touristiques de ce trio plutôt mal assorti. La semaine s'étire et cumule les frustrations pour Rena, qui se voit forcée de vivre au rythme et selon les humeurs de ce couple vieillissant avec lequel elle partage peu d'affinités. Seule issue : elle s'échappe dans sa tête et « converse » avec Subra, son double, son invisible confidente... sa petite voix intérieure, subversive à souhait.

Le roman de Huston acquiert alors trois niveaux très intéressants et habilement imbriqués par cette auteure passée maître dans les dédales narratifs : le premier niveau relate les visites des lieux célèbres ; le deuxième niveau évoque le tiraillement de Rena, forcée de rester à Rome avec sa famille alors que son amoureux, Aziz,

évolue au milieu des émeutes qui se déclarent à Paris ; le troisième niveau nous fait entrer dans le subconscient de Rena qui fuit la réalité en se remémorant des souvenirs plus ou moins heureux mais toujours profondément intimes...

Le roman tient son titre de cette capacité qu'a Rena de voir au-delà des choses, de plonger au cœur des gens pour palper – avec son appareil photo ou son âme – ce qui les anime. « L'infrarouge me permet de repérer[, dit-elle,] ce que j'aime, ce que je recherche, ce qui m'a tant manqué, petite : la chaleur. » (p. 56). Prise en étau entre un père scientifique surdoué, déconnecté, et une mère avocate froide et distante, Rena a cherché l'affection de son frère aîné Rowan... qui l'a entraînée dans des jeux malsains et sadiques. *Idem* pour le psy censé réparer les dégâts.

Avec *Infrarouge*, Nancy Huston m'a emmenée là où je ne l'attendais pas. Habitée à lire les réflexions de cette intellectuelle patentée ou encore les drames de ses personnages sombres, torturés, plus grands que nature, j'ai été surprise de découvrir cet humour mordant, caustique qu'elle déploie dans son dernier roman, en même temps que cette sensualité très charnelle, sans frontières, dont elle marque ses pages. *Infrarouge* est un roman



beau et fort, très habilement écrit, qui traite de l'importance d'aller à l'Autre pour se délivrer de soi.

En confrontant le personnage de Rena, incarnée, attentive à tout ce qui l'entoure, recentrant ses petits drames dans l'ensemble de ceux qui ont blessé l'humanité, et ceux de Simon et Ingrid, centrés sur eux-mêmes, leurs petits malaises, leurs préoccupations triviales, Nancy Huston nous remémore ce choix qui est le

nôtre : vivre emmuré dans l'exiguïté de nous-même ou défoncer les murs pour aller chercher ce qui ne vient pas naturellement à soi.

CHANTALE GINGRAS

NICOLAS LANGELIER
Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles
Boréal, Montréal
2010, 232 pages

Il y a quelques années, à la suite du décès de son père, le journaliste Nicolas Langelier s'est livré à une réflexion difficile sur le sens de sa vie, remettant ainsi en question ce qui, jusque-là, en avait constitué le moteur principal : recherche du plaisir immédiat dans la consommation à outrance, fuite des responsabilités, narcissisme adulescent... Bref, un constat navrant qui a donné naissance à *Réussir son hypermodernité*

et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles, un livre au titre invraisemblable plein d'esprit dont la facture nous renvoie aux ouvrages de croissance personnelle.

Bien que dans un communiqué l'éditeur ait présenté ce livre comme un roman, nous avons plutôt affaire à un croisement original entre l'essai et la fiction. La veille de « nos » 35 ans, lesté de l'urne funéraire contenant les cendres de « notre » père, nous devons effectuer une balade en voiture éprouvante afin de reconnaître, avant qu'il ne soit trop tard, les valeurs essentielles qui élèvent les sentiments et les idées. D'emblée, l'utilisation du « vous » ferme ironiquement la porte à l'autofiction ; en revanche, elle permet à Langelier de naviguer en eaux libres, sans duper qui que ce soit...

Fin connaisseur des tendances dominantes et des phénomènes de société, il porte un regard

plus soucieux qu'accusateur sur notre époque. En décrivant des circonvolutions parfaitement assumées autour de son nombril, il parvient à déconstruire et à clarifier des concepts savants comme ceux de la modernité, de la postmodernité et de l'hypermodernité. En bon communicateur, il développe sa thèse de façon vivante et imagée, empruntant des approches différentes : anecdotes, questions, citations, échanges de vues... qui nourrissent notre intérêt.

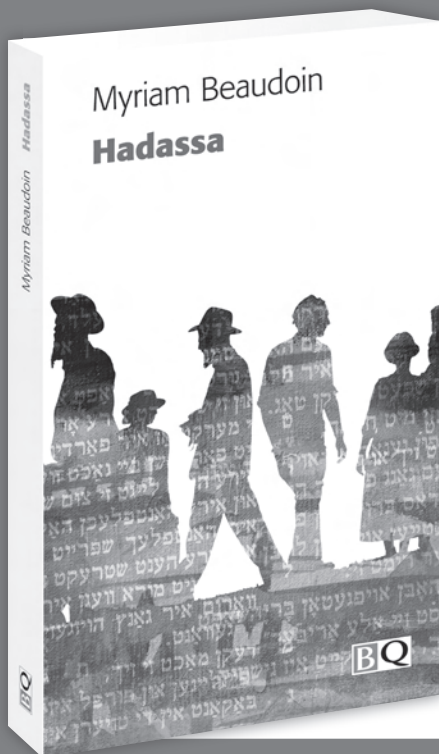
Personne ne souhaite véritablement s'affranchir des bienfaits du modernisme, l'écrivain est le premier à l'admettre. Mais de nos jours, lorsque l'excès altère nos rapports avec autrui et avec nous-mêmes, nous trébuchons sur le préfixe « hyper ». Et si on se tournait vers le slogan d'Éduc'alcool ? Au fond, la modération a peut-être réellement bien meilleur goût.

GINETTE BERNATCHEZ



Nouveauté

www.livres-bq.com



Une jeune femme, professeure de français dans un établissement pour écolières juives orthodoxes, découvre, tout au long de l'année scolaire, un monde à part, enveloppé de mystère et d'interdits.

Le roman de Myriam Beaudoin n'a rien d'un documentaire. Il est porté par un désir de connaître qui le rend extrêmement émouvant. Hadassa est un livre passionnant, qui distille une émotion rare, celle d'une rencontre humaine capitale.

GILLES MARCOTTE, *L'Actualité*

Hadassa propose un regard éclairant, critique mais pas accusateur, sur une communauté qu'on connaît mal.

DANIELLE LAURIN, *Le Devoir*

Un roman de haute teneur, habile, fluide et bouleversant qui, à travers ce double parcours initiatique au cœur de la judaïté, nous remet en contact avec la matière brute des sentiments et la dignité sans nom d'être autre.

BENOÎT JUTRAS, *Voir*

Myriam Beaudoin
Hadassa

228 pages • 10,95 \$

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



20 ans

...et toutes ses lettres !

PERRINE LEBLANC
L'homme blanc
 Éditions Quartanier, Montréal
 2010, 178 pages
 coll. « polygraphe »

Souignons d'abord que Perrine Leblanc a reçu pour ce premier roman le prix Salon du livre de Montréal - édition 2010. La critique est unanime : tous craquent pour *L'homme blanc* ; pourtant le sujet n'a rien de réjouissant. Tout est dans la manière de raconter, dans la maîtrise de l'écriture.

En suivant l'ordre chronologique, *L'homme blanc* fait le récit de la vie de Nicolas Vladimirovitch, dit Kolia, de sa naissance en 1937 dans camp de travail stalinien en passant par sa vie dans un cirque à Moscou jusqu'à la quête finale qui nous mène, en 1995, à Bucarest.

Kolia vit avec ses parents (un fonctionnaire qui a violé sa mère) dans un camp dans les monts K. en Sibérie orientale dans l'ancienne Union soviétique. À six ans, ses parents « disparaissent ». On n'en saura rien de plus. Orphelin, on le garde au camp, « à vider les seaux communs et les chiottes ».

L'auteur décrit les horreurs du camp, le froid des baraquements, les rations de nourriture, les odeurs de chiottes et de mort, la saleté, les cruautés, l'humiliation, dans un style sobre et épuré (l'emphase aurait été obscène), sans le moindre pathos. On pense inévitablement au roman de Soljenitsyne, *Une journée d'Ivan Denissovitch*... Au camp, on s'habitue à la mort, « la mort est une fin logique » (p. 30).

La narration va à l'essentiel, les phrases sont des constats, elles tombent parfois comme des sentences.

La rencontre avec Iossif, un prisonnier originaire d'Europe de l'Ouest chargé de lui apprendre à lire, sera pour Kolia un sauf-conduit vers la liberté. En plus du russe, son compagnon d'infortune lui enseigne le français et surtout, lui transmet le *Code du zek*, huit règles de première nécessité à suivre pour survivre au camp, huit plus une : « [s]i on te met la main au cul, dis que tu es malade, on te laissera peut-être tranquille » (p. 25).

En 1952, Iossif « disparaît » lui aussi. C'est ainsi. Staline meurt. La situation politique change : les prisonniers sont amnistiés.

Visa en poche, Kolia traverse en train « neuf mille kilomètres, neuf fuseaux horaires » pour se rendre à Moscou, et là il s'installe, un temps, chez Tania, la sœur de son ami Iossif.

1961, Kolia fait la rencontre de Pavel, un clown du cirque russe qui travaille en duo avec Bounine. Le monde du cirque (*tsirk*) composera sa nouvelle famille : les équilibristes, les acrobates, les clowns au visage blanchi au talc et aux sourcils en accent circonflexe, les augustes au nez rouge, Pavel, Bounine, Ioulia, Macha l'enfant abandonnée, Éva la cartomancienne...

Mettant à profit son « talent » de *pickpocket*, il développe un personnage de voleur à la tire : l'homme blanc du titre, c'est Kolia, le clown muet avec des chaussures trop grandes, un charlot au crâne rasé qui joue avec les mains dans les poches.

Le souvenir de Iossif continue de hanter Kolia ; sa quête le mènera à Bucarest au bord d'une fosse commune, avec le sentiment de « peser moins lourd ». Fin.

L'homme blanc sans être un roman triste est un roman sans joie : Kolia le clown ne fait jamais rire. C'est un roman sans

soleil, sans couleurs à part les accessoires rouges et les nez de clown.

La construction est astucieuse, il y a plein de détails et de petites pistes à suivre comme celle, ténue, des livres : *Fahrenheit 451* de Bradbury que Kolia lit dans un bar sans nom, les livres blancs, les livres « pas encore écrits » que Kolia brûle dans un numéro de cirque... Pourquoi ? Parce que.

Il n'y a rien d'anodin, tout compte dans ce roman, même ce qui n'est pas écrit.

L'histoire est racontée sans affect, on l'a dit, l'émotion est contenue, retenue. Elle pourrait être à la charge du lecteur, mais non, la distanciation opère dans les deux sens. On referme le livre avec un sentiment étrange, difficile à expliquer, comme si Kolia en s'allégeant avait déchargé son poids sur nos épaules... Un roman fascinant.

L'équipe de *Québec français* salue la jeune écrivaine qui, au cours de l'année 2001, a affûté ses crayons à la révision des manuscrits de la revue.

CHANTAL GAUDREULT

COLIN McADAM
Fall
 Boréal, Montréal
 2010, 440 pages

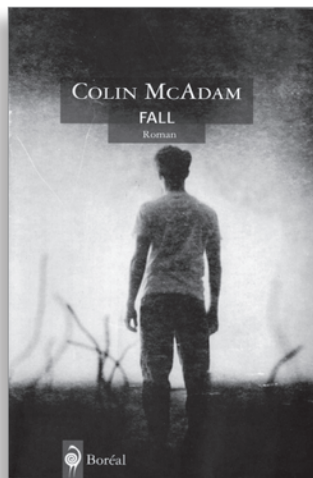
Le premier roman de l'écrivain canadien Colin McAdam, *Some Great Thing*, paru en 2004, a connu un accueil exceptionnel. Dans la foulée de ce premier succès, McAdam a quitté l'Australie et il est venu s'installer à Montréal afin de se consacrer à temps plein à sa carrière de romancier. Son premier livre ne lui a peut-être pas permis de se faire un nom au Québec, mais cela ne devrait pas tarder avec la traduction française du deuxième, *Fall*.

L'intrigue, bâtie autour d'un triangle amoureux, se déroule dans un pensionnat huppé d'Ottawa largement fréquenté par les adolescents de diplomates en poste à l'étranger. C'est un milieu artificiel que l'auteur connaît fort bien. Noel, surnommé



le Cyclope en raison d'un œil paresseux, partage une chambre avec Julius, le copain de la plus belle fille de l'école : Fall. Cérébral, introverti et pernicieux, Noel tentera maladroitement de se rapprocher de celle-ci, sans pour autant renoncer à l'amitié douteuse qu'il voue à Julius, un garçon apparemment plus sain que lui. Or, la confusion morale et intellectuelle de Noel l'entraînera plus loin qu'il ne l'aurait souhaité, et le pensionnat de St. Ebury ne réussira pas à mettre un terme à la violence insidieuse qui germe entre ses murs. Le prénom Fall, qui se veut le diminutif de Fallon, permettra à l'auteur de filer la métaphore de la chute jusqu'à la fin de son récit.

Ce livre, qui emprunte à la fois au suspense habilement entretenu et au roman d'apprentissage, témoigne d'un travail d'écriture considérable. McAdam a adopté un ton



inhabituel qui se situe à cent lieues de la narration prédigérée. Lorsque Noel s'exprime, son discours révèle un double enfermement. Dans un milieu déjà étouffant, il vit surtout par l'esprit, isolé de ses congénères. En revanche, quand Julius prend la parole, le rythme s'accélère, devient haché et saccadé.

Amoureux, plongé dans une sensualité aiguë, Julius obéit à son instinct. Il nous faut alors déchiffrer ses phrases concises, parfois embrouillées. Des retours en arrière et quelques bonds dans le futur bousculent l'ordre chronologique. D'ailleurs, les voix alternées des personnages principaux secouent la chaîne des événements plus qu'elles ne la remontent. Au final, Noel, Julius et Fall conserveront une part de mystère, se dérobant ainsi à une vérité simpliste et manifeste.

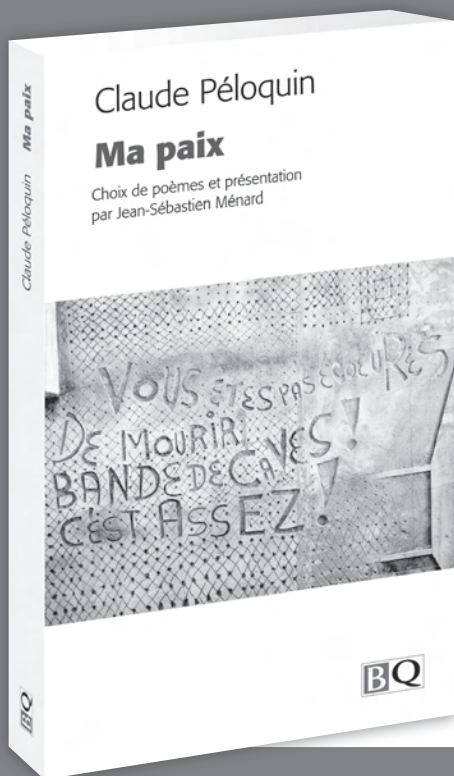
McAdam a écrit un roman intimiste novateur qui table sur notre intelligence. Un roman captivant, finement structuré, magnétique et effrayant comme la face cachée d'un horrible fait divers.

GINETTE BERNATCHEZ

PATRICK NICOL
Nous ne vieillirons pas
Leméac éditeur, Montréal
2009, 134 pages

Romancier et nouvelliste ayant remporté plusieurs prix littéraires, Nicol figure parmi les voix marquantes de la littérature québécoise contemporaine. Dans ce court roman, l'auteur a su aborder avec un ton senti plusieurs thèmes qui ponctuent l'ensemble de son œuvre et qui sont particulièrement présents dans les romans qu'il considère lui-même comme faisant partie de sa « trilogie de la quarantaine », c'est-à-dire *La blonde de Patrick Nicol*, *La notaire* et *Nous ne vieillirons pas*. Parmi ces thèmes, il y a entre autres le rapport aux autres et à l'amour, la vie quotidienne, l'identité québécoise ainsi que la peur de vieillir et de ne plus correspondre à l'image que l'on a de soi.

www.livres-bq.com



Nouveauté • Recueil inédit

Un essentiel pour aborder et comprendre la trajectoire de ce poète hors normes

Poète, écrivain, chanteur, scénariste et réalisateur, Claude Péloquin est un des poètes québécois les plus prolifiques de la dernière moitié du 20^e siècle. Si son œuvre et sa vie en ont dérangé plus d'un, il n'en demeure pas moins la figure incontournable pour bien comprendre la contre-culture québécoise. Ce recueil offre une sélection des textes les plus représentatifs et révélateurs de Claude Péloquin, du poème « Ma paix » au poème « Nipi », en passant par la chanson *Lindberg*, des poèmes inédits tirés de *Niagaraa*, des chansons écrites au cours des années 2000, un poème, « Le bocal », écrit spécialement pour cette édition, et bien d'autres encore.

Claude Péloquin
Ma paix

Choix de poèmes et présentation par Jean-Sébastien Ménard
184 pages • 11,95 \$

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



20 ans

... et toutes ses lettres !

Patrick Nicol

Nous ne
vieillirons pas

LEMÉAC

Le narrateur de *Nous ne vieillirons pas*, un professeur et écrivain dans la quarantaine, est confronté au choix d'accepter ou non dans sa classe une jeune étudiante qui éprouve des difficultés en français. Après un entretien avec cette étudiante et en raison d'un rhume saisonnier qui semble coïncider avec la rentrée scolaire, le narrateur ne se sent pas la force de donner son cours et décide plutôt de rentrer chez lui. Dans la maison vide et silencieuse, il n'ose déranger la « stricte ordonnance des objets » (p. 12) qui prennent immuablement place aux étages supérieurs, symbole d'un quotidien quelque peu prévisible. Il décide donc de descendre au sous-sol, endroit où règne un plus grand laisser-aller, et de s'étendre sur le canapé-lit, son esprit voyageant librement parmi ses souvenirs de jeunesse, ses années d'études universitaires et ses fréquentations de l'époque.

Le narrateur se remémore d'abord le deuil de son père décédé dans un accident de voiture l'été ayant précédé son entrée à l'université, ainsi que l'état de demi-sommeil dans lequel cet événement l'a plongé. Il se rappelle également un professeur qui l'a davantage marqué et avec qui il a entretenu une relation amicale privilégiée. Ce professeur est décrit comme un homme vieillissant, un être à la santé fragile qui ne parvient plus à intéresser ses étudiants et

qui semble « enfermé dans [un] nationalisme primaire » (p. 46). Le narrateur apprend peu à peu à le connaître lors de rencontres à son bureau et par le biais de lettres écrites par le professeur, mais destinées à un tiers. Pour le jeune étudiant, cet homme présente à la fois un modèle masculin qui tend à combler l'absence du père et un exemple de déchéance. Après plusieurs semaines, le narrateur se lasse de ses entretiens avec le professeur, préférant consacrer tout son temps à une relation amoureuse naissante avec la femme qui deviendra plus tard sa conjointe et la mère de sa fille. Au fil de ses souvenirs, il prend conscience qu'il ressemble de plus en plus à ce professeur qu'il trouvait jadis dépassé et que la vie qu'il livrait par bribes dans ses lettres pourrait tout aussi bien être la sienne, mais dans un décor différent.

Ce roman, c'est aussi l'histoire au présent d'un homme et d'une femme qui s'aiment toujours, mais dont la passion s'est métamorphosée sous l'éteignoir de la routine et du travail. L'homme se demande s'il peut encore intéresser sa conjointe, la fasciner, la séduire : « Elle sera vite au lit, épluchant les cinquante-trois demandes de bourse qu'elle doit mettre en ordre pour la semaine prochaine. [...] Je m'imagine monter à l'étage, me déshabiller, la convaincre de me désirer » (p. 82).

La fin du roman, inattendue et percutante, nous pousse également à réfléchir aux conséquences que peut avoir un certain enfermement sur soi, celles entre autres de nous rendre plus ou moins aveugle au monde qui nous entoure et de négliger nos proches. Malgré une écriture souple et soignée ainsi que des thèmes tous aussi pertinents les uns que les autres, l'histoire se constitue difficilement, ce qui peut décevoir certains lecteurs. Mais la lecture du dernier roman de Nicol n'en demeure pas moins fort agréable.

MAUDE COUTURE

AMÉLIE NOTHOMB
Une forme de vie
Albin Michel, Paris
2010, 169 pages

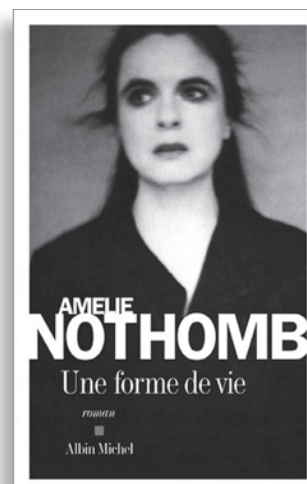
Amélie Nothomb, auteure belge régulière comme une horloge suisse, publie cette année encore son roman automnal. Même si l'auteure aborde cette fois un angle bien particulier, celui d'un roman épistolaire émaillé des réflexions de la narratrice, Amélie Nothomb, elle y exploite l'un des thèmes les plus récurrents de son œuvre, à savoir l'obésité, avec ses troubles profonds et la marginalisation qu'elle entraîne.

Dans *Une forme de vie*, la narratrice entretient une relation épistolaire avec Melvin Mapple, un soldat américain basé en Irak. Après avoir félicité la romancière pour ses œuvres, qu'il dit avoir toutes lues, le soldat avance qu'elle seule comprendra l'état étrange dans lequel il se trouve : portant plusieurs morts sur la conscience, le soldat, complice malgré lui d'une guerre injuste et injustifiée, se lance dans une sorte d'entreprise d'auto-sabotage : il se met à engraisser, engraisser... en venant presque littéralement à porter en permanence sur lui le poids du corps de ses victimes. Pesant quelque 200 kilos, le soldat, forcé de porter des uniformes XXXXL, fait appel à l'auteure pour l'aider à voir clair dans le drame qu'il partage avec son bataillon d'obèses. Nothomb, se réjouissant d'avoir

un correspondant aussi original, le convainc bientôt que son entreprise est artistique et qu'il doit exposer à la face du monde le mal-être grandissant – grossissant ? – que lui inflige les politiques guerrières américaines.

La trame, il faut l'avouer, est au premier abord d'une grande originalité. Je l'ai souvent dit, c'est là selon moi la principale force de Nothomb, cette capacité qu'elle a de tricoter des intrigues improbables à partir de faits divers ou d'anecdotes auxquels elle sait ajouter de la chair. Vient ensuite la richesse de son style, de son vocabulaire, surtout, qui souvent témoigne de sa grande érudition et élève un peu son lecteur, en le nourrissant intellectuellement.

Par contre, l'intrigue ici s'essouffle rapidement, paraît ténue. Le lecteur a la désagréable impression de lire un roman qui n'aurait dû être en fait qu'une brève nouvelle. Hormis un certain nombre de pages où Melvin Mapple dit et redit son mal-être qu'on aura compris dès la première missive, il y a ces pages encore plus irritantes où la narratrice, *alter ego* nullement voilé d'Amélie Nothomb, nous livre ses irritations d'auteure, à savoir, entre autres, la masse insignifiante de courrier qu'elle doit se taper, ayant promis frivolement de répondre à



chacun de ses correspondants / admirateurs. Le lecteur a alors droit aux humeurs de l'auteure qui lui livre – sans qu'il lui demande – ses fatigues, obligations, agacements, etc., bref : le lot d'une auteure malheureusement lue par des millions de gens, sur tous les continents [sic !].

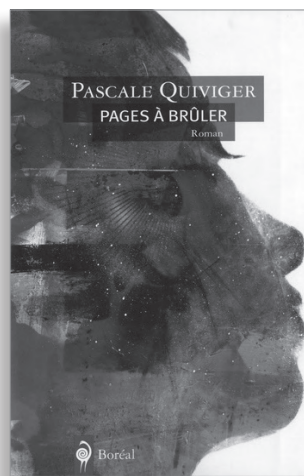
Une fois passées ces digressions plus ou moins utiles, il ne restera pas grand-chose pour combler la faim du lecteur. L'intrigue, on l'a dit, tourne vite à vide. Le style est plutôt plat, les effets de suspens, fort minces. Il y a, il faut le dire, la finale qui étonne, fait sourire... mais vaut-elle vraiment la peine qu'on passe à travers les 167 pages précédentes ? Je n'en suis pas certaine.

CHANTALE GINGRAS

PASCALE QUIVIGER
Pages à brûler
Boréal, Montréal
2010, 264 pages

En 2004, Pascale Quiviger a obtenu le prix du Gouverneur général avec son premier roman, *Le cercle parfait*, paru chez L'Instant même l'année précédente. Il est difficile d'espérer un meilleur accueil en allant frapper aux portes du milieu littéraire encore faut-il s'y tailler une place une fois que l'on y est entré. C'est ce que l'écrivaine a fort bien réussi, en poursuivant une œuvre complexe et singulière.

Son troisième roman, *Pages à brûler*, s'ouvre sur la disparition d'une jeune femme qui se volatilise mystérieusement. Clara Chablis a-t-elle quitté



volontairement le domicile de Daniel Kieffer, son amant ? Les réponses évasives de ce dernier et les habitudes insolites de Clara font tomber cette hypothèse, surtout après la découverte d'un cadavre qui correspond à la

description physique de la jeune femme. Cassandra, la mère indigne de Clara, fournit peu d'aide aux policiers, tout comme Rose Jordan, sa seule amie depuis l'enfance. Apparemment, tous les éléments de l'enquête convergent vers Kieffer. Outrepasant ses fonctions, l'inspecteur Lincoln démarre alors une enquête qui tourne rapidement à l'obsession.

Au début, le roman prend les couleurs trompeuses d'un polar traditionnel, il bifurque toutefois rapidement vers un genre atypique qui puise dans l'allégorie, l'onirisme et la poésie. Dans un récit choral, les voix unies de tous les personnages recomposent petit à petit l'âme magnanime de Clara Chablis, une sorcière bienveillante qui possède le don d'apaiser et de ragaillardir ceux qui croisent son chemin. Clara ne regarde pas, elle voit, et ce qu'elle voit fait naître une sorte de « donner au suivant ». Investie de cette mission éthérée, elle poursuit sa route avec pour seul bagage un carnet vierge hérité de ses ancêtres – symbole significatif de tous les possibles.

Avec en filigrane la présence lumineuse de Clara, chaque chapitre cède la parole à un nouveau narrateur. Parfois, un fil ténu relie certains personnages entre eux, conférant ainsi à chacun une responsabilité élargie, hors du temps et de l'espace.

Porté par une écriture tendre et suggestive, ce roman généreux plaira sans doute davantage à ceux qui ne craignent pas de perdre leurs repères. Néanmoins, la dextérité inventive de Quiviger insufflé à son ouvrage une intensité qui appelle la réflexion. *Pages à brûler* est un livre qui compte.

GINETTE BERNATCHEZ

In memoriam

Nous venons d'apprendre, au moment d'aller sous presse, la mort de Bruno Dufour, un grand ami de la revue, qui fut le coordonnateur du congrès de la Fédération internationale des professeurs de français, qui s'est déroulé à Québec, en juillet 2008. Il est décédé dans la nuit du 18 au 19 décembre. Quelle perte pour la langue française et l'enseignement du français, pour lesquels il s'est constamment donné pour assurer leur présence commune au Québec et un peu partout dans le vaste monde de la Francophonie ! Je l'avais connu comme confrère alors que nous faisons tous deux partie du département de français, au Pavillon Montcalm, une école secondaire de la Régionale de Tilly à Sainte-Foy, à la fin des années 1960. J'ai eu la chance de travailler avec lui lors de la rédaction de l'anthologie didactique, Les identités francophones, publiée lors du XII^e congrès mondial de la FIPF. J'ai pu admirer ses talents et son sens de l'organisation, car ce projet, il l'a dirigé d'une main de maître dans le respect de tous les collaborateurs et collaboratrices. Il nous manquera. Qu'il repose en paix !

Aurélien Boivin